

Agriculture.

Des hommes à l'esprit droit et plein d'amour de leur patrie ont fait tous leurs efforts pour amener la population canadienne à introduire quelque amélioration dans notre système de culture. Ils ont réussi dans leur œuvre, car c'est un fait manifeste aujourd'hui que nos cultivateurs abandonnent la routine d'autrefois, et ne craignent plus autant de tenter l'essai des nouveaux procédés que l'expérience et la science ont découvert. Le goût des améliorations s'est emparé d'eux; et ce goût ne s'étend pas seulement à la terre, mais on core aux animaux. Notre agriculture en un mot, n'est plus stationnaire. Or ce mouvement ne doit pas s'arrêter en si bon chemin. De nouveaux et continus efforts doivent être faits pour faire rendre à la terre tout ce qu'elle peut nous donner. Il ne faut pas oublier que l'agriculture, sans être la seule ressource du Canada, en est cependant la principale. C'est notre grande force, notre suprême richesse, et c'est aussi l'occupation de la masse de notre population.

Mais pour tirer parti de ce précieux trésor, il faut que la classe chargée de l'exploiter soit à la hauteur de sa position.

L'agriculture, comme toutes les autres choses, a besoin d'être étudiée. Et c'est une erreur de croire qu'on en sait toujours assez pour cultiver. Ce n'est qu'en ayant une connaissance approfondie de son art, qu'un homme peut en tirer tous les bénéfices qu'il est susceptible de lui donner. Il en est de même de l'agriculture. La terre produit d'autant plus qu'elle est bien cultivée; et on ne peut la bien cultiver qu'en connaissant bien ses propriétés et ses besoins. Or, pour acquérir cette connaissance, il ne suffit point de la pratique. Il faut aussi posséder un peu de théorie, et pouvoir profiter de l'expérience des autres. C'est ce que peuvent donner les journaux agricoles.

Il y a dans notre pays de ces publications que les cultivateurs peuvent recevoir sans déboursier beaucoup. Il s'imprime à St. Hyacinthe même une feuille exclusivement consacrée à l'agriculture. C'est le *Journal d'Agriculture* qui vient de commencer sa troisième année. Un écu seulement, payable d'avance, est le prix de l'abonnement à ce journal. Peu de personnes ne sont en état de donner une somme aussi minime.

Le *Journal d'Agriculture* reçoit tous les jours les témoignages les plus flatteurs, qui font croire aux éditeurs de cette feuille qu'elle rend des services réels. La liste d'abonnés seule suffit pour démontrer qu'on lui reconnaît de l'importance et de l'intérêt. Il se tire à plus de 1200 exemplaires.

Nous engageons donc les cultivateurs à profiter de l'avantage qu'ils ont de pouvoir recevoir une feuille agricole à un aussi bas prix. Le *Journal* leur sera d'une grande utilité.

Chicago.

L'immense catastrophe qui vient de frapper cette ville l'a réduite au néant. Cette fière *Reine de l'Ouest*, qui songeait à éclipser New-York n'est plus rien, qu'un amas de ruine. Quelques instants ont suffi à l'élément destructeur pour renverser des fortunes colossales et mettre sur le pavé leurs propriétaires. Depuis le grand incendie de Londres en 1666, l'histoire ne contient pas dans ses annales le récit d'une aussi grande conflagration.

Tant d'infortunes doivent exciter la sympathie du monde entier. Aussi, les dépêches nous apprennent elles que partout, en Europe comme ici, l'on songe à venir au secours des incendiés. A Montréal, la chambre de commerce a voté, aux premières nouvelles, la somme de \$50,000. Et hier, une assemblée de citoyens a eu lieu. Au moment de mettre sous presse, nous n'en avons pas encore su le résultat, mais nous sommes certains que les citoyens de notre métropole commerciale ont généreusement répondu à cet appel.

Nous aimons à croire que Montréal ne sera pas la seule ville du Canada à s'imposer quelque sacrifice pour adoucir l'amertume d'un désastre semblable.

Le Canada est intéressé doublement à faire ces sacrifices pour Chicago. Car cette ville renferme beaucoup de nos compatriotes et la prospérité de notre commerce a quelque chose de commun avec celui de l'Ouest, maintenant surtout qu'on parle du St. Laurent comme devant être la grande voie par où les produits de ces contrées s'écouleront en Europe.

—M. John L. Gibb, de Québec a remporté un nouveau succès, à l'exposition qui vient d'avoir lieu à Albany. Son taureau Ayrshire qu'il a emporté, a obtenu le premier prix. Les juges ont déclaré que c'était le plus bel animal qui existe sur ce continent. M. Gibb en a refusé \$2,500. Le veau « Lord Arundale », exposé par le même, a obtenu aussi le premier prix, et a été vendu \$300. M. Gibb a, dit-on acheté un étonnant remarquable.

Les commissaires de l'Intercolonial viennent de faire rapport que les dépenses faites jusqu'à ce jour sur les 23 contrats pour la construction du chemin comprenant toute la ligne, s'élèvent à \$9,619,798. Cette somme suppose l'achèvement des travaux aux prix convenus et comprend les paiements faits sur les contrats abandonnés. En calculant les sommes qu'il faudra payer pour la pose des lisses, et l'achat du matériel roulant, on présume approximativement que le coût du chemin, lorsqu'il sera terminé, ne dépassera pas la somme de \$15,000,000 à \$16,000,000. Comme on le voit, nous sommes loin des calculs extravagants, présentés par quelques-uns de nos confrères.

INCENDIE.—L'hôtel tenu par M. Blanchard, à Upton, est brûlé dans la nuit de lundi à mardi. On croit que c'est l'œuvre d'un incendiaire; cette maison appartenait au Dr. Lafarge, d'Upton. Elle était assurée pour 2,000 piastres.

LA MAISON.

Suite de la causerie agricole de la « Gazette des Familles Canadiennes ».

M. le Curé.—Quand tout le monde fut rendu au champ, petit Baptiste, pour encourager ses journaliers, leur dit : outre ce dont je suis convenu avec vous, je donnerai une prime à ceux qui couperont une, deux ou trois planches plus que les autres, et cette prime sera proportionnée à la quantité d'ouvrage que vous aurez exécutée en sus de ce qu'aura fait le plus grand nombre d'entre vous. La même chose fut répété aux journalières par Mlle. Mary.

Voici encore comment la journée était partagée. Outre le temps des repas, et trois quarts d'heure après le diner, pour se reposer, les travailleurs avaient un quart d'heure, l'avant midi, et vingt minutes, l'après midi, comme l'on dit chez les cultivateurs, pour se dégoûter les membres. Ces instants de repos commençaient par la recitation de cinq *Pater* et cinq *Ave*, en l'honneur des cinq plaies de Notre Seigneur, pendant lesquels on méditait sur les souffrances de l'Homme-Dieu, afin de s'encourager à supporter la fatigue avec patience et en union avec ses douleurs.

Dans l'après-midi on prenait une collation, consistant en pain et en lait, et ceux qui y mettaient le plus d'activité, et qui savaient faire jouer leurs mâchoires, en avaient leur content.

Les habitants.—Comme ce petit homme savait tout régler, pour contenter tout son monde ! Et pourtant, tout ce qu'il fait, est bien facile à imiter.

M. le Curé.—Sans doute, mes bons amis, c'est bien facile à imiter : Voyez vous, quand un homme a l'esprit droit, il ne fait que ce qui a du bon sens, et le bon sens est à la portée du grand nombre.

Voilà donc la faucille dans le grain ; une poignée tombe, puis une seconde puis une troisième, &c. Mais halte là. quand un assez grand nombre de poignées couvrent le sol, pour former huit à dix petites gerbes, chaque moissonneur s'arrête revient sur ses pas, ramasse ce qu'il a coupé, le lie en petites bottes, et forment des moules qu'on appelle *quintaux*.

Les habitants.—Oui en voilà une belle invention pour faire perdre le temps !

M. le Curé.—Dites donc au contraire pour sauver le temps et éviter les accidents mais vous qui parlez ainsi avez-vous jamais fait des *quintaux* ?

Une partie des habitants.—Non jamais malgré tout ce qu'on nous a chanté sur ce sujet nous n'avons jamais voulu essayer.

M. le Curé.—Et vous croyez avoir bien fait ?

Les mêmes.—Nous vous l'avons déjà dit, Monsieur le curé, nous autres cana-